

Henry de MONFREID

*Les secrets de la mer Rouge.*MONFREID, Henri de, *Les secrets de la mer Rouge*. Paris. Grasset. 2021. 234 pages.

Ce livre de Monfreid (1879-1974) est le premier titre sorti en 1932, sur les 28 publiés par les éditions Grasset. C'est le récit du premier séjour (1911-1914) qu'il fait dans la Corne d'Afrique.

Embauché en France, comme agent de factorerie, Monfreid ne trouvera pas ce travail à son goût, et, dans cette région de tous les trafics (café, perles, armes, esclaves, etc.), il cherchera bien vite à être son propre patron, et se tournera vers deux occupations : la culture et la pêche d'huîtres perlières d'abord, puis le trafic des armes. Accessoirement, il fournira des renseignements aux autorités dans la période qui précède la guerre, puisque toutes les nations européennes se trouvent en concurrence autour de la mer Rouge.

Sans nous donner les moyens d'apprécier la situation, Monfreid se pose immédiatement comme victime de la malveillance des autorités qui font tout pour l'empêcher de développer ses propres activités. Il semble passer son temps à déjouer les pièges malveillants montés contre lui, en butte à l'hostilité non seulement de l'administration et des douaniers, mais aussi des particuliers auxquels il fait concurrence dans ces trafics lucratifs. Après un demi-échec avec les huîtres perlières, interdit d'exploitation, il se lance dans le trafic d'armes beaucoup plus rentable, mais aussi plus dangereux. Il doit faire le coup de feu plus souvent qu'à son tour, et se sert même de la dynamite pour écarter un bateau à sa poursuite. La vie humaine des multiples peuples de ces contrées, eux-mêmes toujours plus ou moins en conflit avec une ethnie ou une autre, n'a pas beaucoup de valeur aux yeux de Monfreid.

On sort de cette lecture avec un grand sentiment d'insatisfaction, car l'auteur ne dit pas tout d'une part, et d'autre part, il montre une personnalité solitaire, très dure, très fermée. Évidemment, on trouve quelques belles descriptions de la région.

Citation

« Les chameaux vivent là en liberté, se nourrissant de feuilles de mangliers sans jamais boire, la sève de cet arbre suppléant au besoin de liquide de leur sobre et robuste organisme. À ce régime les chameaux ont cependant du lait, car je vois la jeune génération mêlée à la tribu ; cependant il n'y a aucun être humain dans l'île. Ces troupeaux sont protégés des bêtes de proie par l'isolement que la mer leur assure ; ils croissent et multiplient sous la garde de Dieu. Deux fois par an, aux grandes marées d'équinoxe, un passage devient praticable entre les îles et de l'une à l'autre ils peuvent communiquer avec le continent ; c'est à ce moment que le propriétaire amène ou retire du « pâturage » les bêtes qu'il désire. » p. 41

« Mon équipage se compose d'abord de Ali Omar, un Arabe croisé de Somali. C'est un beau garçon de vingt ans, large d'épaules, intelligent et courageux jusqu'à la témérité.

Mohamed Ali, un Issa aux dents taillées en pointe.

Djamma, le Warsangali, qui se dit parent du sultan. (...) Ses allures obséquieuses m'ont toujours été pénibles.

Aouad, un mâtiné de Souhahéli et de Soudanais, ancien esclave évadé d'Arabie. C'est un athlète, mais extrêmement poltron. Enfin, deux autres Somalis pour la manœuvre (...) ; j'allais oublier le mousse, le jeune Firan (la souris), un Dankali de dix ans, minuscule, silencieux, futé et alerte comme un rat. Il parle toutes les langues de la région et, sans en avoir l'air, il me tient au courant de ce qui se passe à bord ou de ce qui se dit hors de ma présence. Il ne rit jamais et ses yeux très grands regardent fixement comme des yeux de lézard. Deux traits horizontaux, tatoués au poignard sur chaque pommette, achèvent de donner à sa frimousse rectangulaire un air de famille avec le chat de bord, son seul ami. » p. 208-209